

1. Véronique Sanson, « Feu du ciel », 1992

Comme le feu du ciel
Désintégrant mon cœur chaque jour
Comme la peur mortelle
Qui s'accroche à la fin d'un amour
Je te regrette en silence
Et je pleure la nuit car je n'ai pas de courage, pas de courage
Comme le fond de l'air
Qui se prépare à faire la pluie
Et comme le tonnerre
Qui ne voudrait pas faire de bruit
Je te regrette en silence
Et je rejette aussi tout ce que disent les sages, disent les sages

Pour la première fois
Je suis totalement désemparée
Pour la première fois
Je suis absolument abandonnée
Pas de condoléances
Mais quand vient le silence
Je pense, je pense, je pense
Que tout le monde devrait être malheureux
Que tout le monde devrait être malheureux autant que moi
Que tout le monde devrait être malheureux
Que tout le monde devrait être malheureux autant que moi

Comme le phare en mer
Qui deviendrait fantasmagorique
Comme le château de verre
Qui se ferait parfois métallique
Tant que vivra l'espérance
Et tous mes souvenirs, je n'aurai pas de courage, pas de courage
Comme le feu du ciel
Désintégrant mon cœur chaque jour
Comme la peur mortelle
Qui s'accroche à la fin d'un amour
Je te regrette en silence
Et je pleure la nuit car je n'ai pas de courage, pas de courage

2. David Le Breton, *Disparaître de soi*, 2015

Dans une société où s'imposent la flexibilité, l'urgence, la vitesse, la concurrence, l'efficacité, etc., être soi ne coule plus de source dans la mesure où il faut à tout instant se mettre au monde, s'ajuster aux circonstances, assumer son autonomie, rester à la hauteur. [...] La tâche d'être un individu est ardue, surtout s'il s'agit justement de devenir soi.

Beaucoup se reconnaissent dans cet univers sans cesse en mouvement [...], ils disposent des ressources intérieures pour rester dans la course ou rebondir. [...] Cependant, dans ce contexte, la relâche de l'effort d'être soi est parfois une tentation. Mais elle se fait sous une forme délibérée, heureuse, par exemple à travers l'engagement régulier dans une activité physique ou sportive, un loisir, des voyages, une vie nocturne différente des apparences données dans la vie courante, une retraite dans un monastère... [...]

Au fil de ce livre, j'appellerai blancheur cet état d'absence à soi plus ou moins prononcé, le fait de prendre congé de soi sous une forme ou sous une autre à cause de la difficulté ou de la pénibilité d'être soi. [...] Recherche d'une relation amortie aux autres, elle est une résistance aux impératifs de se construire une identité dans le contexte de l'individualisme démocratique de nos sociétés. Entre le lien social et le néant, elle dessine un territoire intermédiaire, une manière de faire le mort pour un moment. Parfois, la dépression, le *burn out*, l'effondrement du lien significatif aux autres et à sa propre vie brisent tout narcissisme, et l'individu échoue à s'agripper à son corps et lâche douloureusement prise. [...]

La blancheur touche un homme ou une femme ordinaire arrivant au bout de ses ressources pour continuer à assumer son personnage, il est las, et hors des mouvements du lien social, mais il le sait, et un jour ou l'autre il peut rentrer dans son ancienne peau ou accéder à une nouvelle après ce moment de disparition dont il a eu besoin pour continuer à vivre. [...] Une telle expérience demeure sous contrôle. Mais elle devient parfois un état durable qui s'impose à lui quand il lâche prise et s'abandonne à la pesanteur des événements sans plus vouloir agir à leur encontre. [...]

À l'hypervigilance requise pour continuer à exercer son autonomie, il adopte le degré *a minima* de la conscience. Il ne souhaite plus communiquer, ni échanger, ni se projeter dans le temps, ni même participer au présent, il est sans désir, il n'a rien à dire. Il préfère voir le monde d'une autre rive.

3. Diaty Diallo, *Deux secondes d'air qui brûle*, 2022

[...] un cri ininterrompu, absurde, comme les flammes qui se sont élevées et les matériaux qui fument au sol, un cri pas raisonnable, au ras des décombres, mon choc au détail, divisé, dispersé, au détail, absurde et latent comme tout ce qu'on pourrait encore allumer, comme tout ce qu'on n'a pas encore allumé, comme tout ce qu'on pourrait faire brûler ; qui sait ; de quoi ont l'air les jours qui arrivent, des amorces quelque part, toujours des amorces, et des groupes en train d'y répondre par le feu, et tout ce qu'on n'a pas encore fabriqué dans des garages, et tout ce qu'on n'a pas encore balancé des toits, des passerelles ; des toits où les mots de bienvenue se camouflent derrière des abois de salutation, des toits, des sous-sols : les endroits desquels se jeter, les endroits dans lesquels s'immerger ; le dessous d'un zéro ; des matériaux fumants ; le pourtour d'un triangle, une ouverture béante, des fenêtres enfoncées sur les étages du parking au cœur desquels les secrets se susurrent dans les conduits auditifs, les toits, les dessous, où l'émotion, l'ébranlement, la brûlure et le combat s'opèrent en silence et les recettes s'échangent par échanges de regards entre des êtres qui se savent proches et près et

réels ; la proximité, de toi sur cette table qui t'emporte en roulant, ta peau froide et bleue ; cette première mécanique d'enfouissement de la vérité, la tienne ou la nôtre, as-tu seulement envie de savoir, de revenir près de moi, des matériaux fumants en pourtour du triangle et de cette pyramide qui n'avait jamais abrité en son sein que des étages et des moteurs ; des moteurs, des moteurs, des moteurs ; grondant, vibrant, fumant, feulant, machines absurdes sous une pyramide par laquelle sortir ne se fait qu'en urgence, vidée, vidée, vidée, et le trou qui se répète à chaque étage, triangle vide au zéro, triangle vide au moins deux, l'emplacement dépourvu de sa matière, c'est un nouveau monument, à nos béances, à nos morts.

4. Gaston Bachelard, *La Psychanalyse du feu*, 1949

Moins monotone et moins abstrait que l'eau qui coule, plus prompt même à croître et à changer que l'oiseau au nid surveillé chaque jour dans le buisson, le feu suggère le désir de changer, de brusquer le temps, de porter toute la vie à son terme, à son au-delà. Alors la rêverie est vraiment prenante et dramatique ; elle amplifie le destin humain ; elle relie le petit au grand, le foyer au volcan, la vie d'une bûche et la vie d'un monde. L'être fasciné entend l'appel du bûcher. Pour lui, la destruction est plus qu'un changement, c'est un renouvellement. Cette rêverie très spéciale et pourtant très générale détermine un véritable complexe où s'unissent l'amour et le respect du feu, l'instinct de vivre et l'instinct de mourir.

5. Jean Starobinski, *La Mélancolie au miroir*, 1989

[...] le mélancolique dont l'esprit vole au ciel dans l'extase de l'intuition unitive ; c'est encore une fois le mélancolique qui s'écarte dans la solitude, qui s'abat dans l'immobilité, qui se laisse envahir par la torpeur et l'hébétude du désespoir.

[....]

Le mélancolique perd le sentiment de la corrélation entre son temps intérieur et le mouvement des choses extérieures. Il se plaint de la lenteur du temps. [...] Mais souvent le mélancolique sent qu'il retarde dans sa réponse au monde. Souvent il éprouve une entrave qui l'immobilise, face au spectacle extérieur qui s'accélère vertigineusement.

6. Marine Chartrain, *Lac artificiel*, 2020

LAURA : Normalement c'est tout droit toujours tout droit et puis il y a une petite clairière et puis là
Et puis là
Et puis là

Silence

SALOMÉ : Viens contre moi
Allez viens
Viens t'asseoir je t'assure qu'on est bien là dans la boue c'est agréable vraiment on respire on se détend on regarde le ciel

Elle la rejoint dans la boue.

SALOMÉ : Regarde
Regarde comme le ciel est grand

LAURA : C'est quoi ce sang

SALOMÉ : C'est rien
C'est le mien

LAURA : Quoi

SALOMÉ : C'est rien je suis tombée dans les ronces tout à l'heure

LAURA : Ah

SALOMÉ : Tu crois que le cosmos nous envoie un message

LAURA : Un message

SALOMÉ : Oui un message un signe une synchronicité

LAURA : Pourquoi il ferait ça le cosmos

SALOMÉ : J'essaye de comprendre justement

LAURA : Je crois qu'il en a rien à foutre de nous le cosmos

SALOMÉ : Je crois qu'il nous parle

LAURA : S'il s'intéressait vraiment à nous je veux dire s'il se souciait un peu de nous on n'en serait pas là à courir après une musique et à faire des bains de boue